

de nos moindres gestes : il s'agit d'une théorie du chaos à petite échelle, où le ciel devient un lieu commun à l'humanité. Les origines de ce projet proviennent d'ailleurs du mythe iroquois de la « femme-ciel » qui tombe vers la terre; Claus retenant particulièrement le moment de suspension de sa chute.

Plus avant dans la salle, l'œil est happé par les abords de *LoFoSto* qui appelle à pénétrer dans l'alcôve naturelle de la galerie. Là où Claus est expansive, Chan se fait intime : la disposition des dessins transforme le lieu tel un être autour duquel s'échangent des histoires. Les œuvres des deux artistes portent l'empreinte de leur récit personnel, soit par le truchement d'une expérience de l'immigration dans l'enfance, ou par l'exploration des racines autochtones. Avec leurs propositions, Lucie Chan et Hannah Claus génèrent des systèmes complexes formés de composantes insécables consolidées en des expériences holistiques qui proposent au spectateur de multiples points d'entrée. Chaque œuvre pose une question simple, mais profonde : comment cultive-t-on notre sentiment d'appartenance dans les moments de grands bouleversements?

P.F. et C.H.

Traduction : Claudine Hubert et Simon Brown

1) Jönsson, Love, "Letting Slow Go" (lecture, 6th Think Tank Symposium, Gmunden, Autriche, 8-11 octobre 2009). Traduction libre.

2) Benjamin, Walter, "The Storyteller", in *Illuminations*, Fontanat, 1992, p.91, cité in Leslie, Esther, "Walter Benjamin: Traces of Craft", *Journal of Design History*, Vol. 11, no. 1, Craft, Modernism and Modernity (1998), pp. 5-13. Traduction libre.

3) Présentées à la galerie Montréal, arts interculturels du 10 février au 12 mars 2011.

4) Texte de démarche d'Hannah Claus : hannahclaus.blogspot.ca, consulté le 28 octobre 2012. Traduction libre.

Les particules élémentaires

Œuvres de Lucie Chan et Hannah Claus
Commissaires : Peter Flemming et Claudine Hubert

du 10 novembre au 15 décembre 2012

Les *particules élémentaires* constituent la matière première et indivisible de notre univers. Inférieures en taille aux atomes, elles ne peuvent se reproduire à partir de particules plus petites. Dans leurs pratiques respectives, Lucie Chan et Hannah Claus mettent de l'avant une démarche de déconstruction de grands récits pour révéler leur composition fragmentaire afin de mieux les examiner et les reconstituer en de nouvelles structures. Claus s'intéresse à l'expérience de l'humanité et à son rapport avec le cosmos, tandis que Chan tente de tracer des liens entre des histoires personnelles recomposées. Les deux artistes privilégient une démarche ancrée dans le processus, nourrie par la matière choisie et tirant son origine tant dans les métiers d'art que dans la tradition de la sculpture et du dessin.

Pour cette exposition, Claus assemble minutieusement des milliers d'ovales en papier et les suspend en forme de nuages, et Chan appose aux murs de la galerie des centaines de petits portraits accompagnés d'animations vidéo inspirées des histoires personnelles de ses sujets. Le travail des deux artistes exige dextérité, méticulosité et beaucoup de temps; leurs pratiques s'inscrivent ainsi dans la tra-

dition de la fabrication à la main. Si « la pratique artisanale nous aide à reprendre contact avec nos origines et à identifier nos besoins élémentaires »¹, Chan et Claus se servent en effet de leur histoire personnelle pour obtenir une compréhension plus vaste de notre place dans le monde. La théoricienne des pratiques artisanales Esther Leslie relève le parallèle que trace Walter Benjamin entre *fabriquer* et *raconter* afin de positionner l'acte du récit dans le champ de la confection artisanale. Benjamin conçoit l'expérience concrète comme étant une forme de connaissance de ce qui se trouve à portée de la main : en artisanat, la main sert à toucher ; le récit, quant à lui, « ancre le propos dans l'existence de celui qui raconte comme le céramiste laisse son empreinte sur son réceptacle. »²

Abordant les thèmes de communauté et de mémoire, Lucie Chan s'intéresse à la façon dont l'amalgame d'histoires individuelles fait émerger des récits qui rappellent sa propre expérience du déplacement tout en évoquant la force du rassemblement. Dans ses œuvres du corpus *On The Surface* (2009)³, elle réunissait de nombreux portraits dessinés sur des feuilles réunies en grappes, une allusion à un arbre généalogique organique qui s'organiserait autour de vécus communs plutôt que de relations filiales. À OBORO, elle propose *LoFoSto*, un acronyme pour « Longing For Stories » (À la recherche d'histoires). En abrégant le titre de cette collection, elle fait allusion aux voix unies de trois femmes asiatiques de Montréal qu'elle a longuement interviewées en 2009. À partir de ces entrevues, elle crée plus d'une centaine d'images à l'encre rouge (signe de chance), qui sont accompagnées de portraits animés et muets de leurs histoires. Profondément fascinée par ses sujets, Chan constitue un recueil de dessins où le visiteur pourrait se reconnaître.

Dans sa pratique de l'installation, Hannah Claus cherche à « créer des paysages sensoriels destinés à générer une recomposition subtile des frontières culturelles, historiques et personnelles et une tension qui met de l'avant les qualités fragiles et insaisissables inhérentes aux relations entre soi et l'autre. La répétition, l'accumulation et le motif suggèrent des codes ou des langages qui appellent à être déchiffrés. Ces notions sont à la base de l'expression et de l'interprétation

et expriment un désir pour la communication. »⁴ Claus s'inspire de ses origines iroquoises, intégrant à son travail des références aux éléments de la nature comme composantes fondamentales de notre environnement physique. Pour cette exposition, elle propose une installation de quatre nuages créant des volumes sculpturaux dans l'espace. Si ces derniers remplissent la galerie de façon tridimensionnelle, ils sont néanmoins réalisés sur un plan bidimensionnel, de façon très méthodique, rangée par rangée, puisant dans les techniques du dessin. Les schémas qui accompagnent chaque nuage rappellent la précision des grilles de tricot ou des partitions musicales. Le travail de Claus se positionne aux confins des disciplines.

Un nuage est composé de millions de molécules aqueuses invisibles à l'œil nu. À l'échelle humaine, elles prennent néanmoins l'apparence de masses, incarnant le phénomène des *paréiodolies*, où les contours de formes connues émergent de formes abstraites. Délicatement apposées sur des fils très fins tels des gouttelettes, les pastilles ovales découpées dans une pellicule semi-opaque évoquent directement ce phénomène. Comme l'indique l'artiste à propos de ce travail, les matériaux translucides jouent avec les ombres et la lumière, remettant en question les aires limitrophes entre le tangible et l'intangible. Les nuages jouent sur la tension palpable entre les zones de perception spatiale. De très près, on y voit des ovales retenus par des fils ; avec un recul, les fils s'évanouissent et les ovales forment des masses qui sont à leur tour fragmentées dans les ombres projetées sur les murs et au sol. Dans ce jeu de déplacement formel et perceptuel, l'artiste évoque la fragilité, la complexité et la mutabilité de vérités qui paraissent immuables.

Le visiteur des *Particules élémentaires* doit d'abord consciencieusement contourner les nuages qui occupent l'espace central. Le moindre mouvement déplacera suffisamment d'air pour que les ovales tournoient, brisant l'illusion de la forme solide. Les lueurs à la surface des pastilles rappellent le chatoyement des rayons du soleil dans les feuilles d'un arbre, évoquant les œuvres de *On The Surface* de Lucie Chan, et surtout notre rapport inexhaustible à la nature. Avec ses nuages, Hannah Claus manifeste la notion des effets réels, quoique parfois imperceptibles,